

la singularité

DEPUIS LES DOMAINES DU DIGITAL ET DE LA BIOLOGIE MOLÉCULAIRE, ON NOUS

du vivant

ANNONCE QUE TOUS LES MÉCANISMES BIOLOGIQUES VONT ENFIN

miguel

ÊTRE RÉVÉLÉS, MODÉLISÉS, DÉPASSÉS.

benasayag

ON SE PASSERA DU MONDE RÉEL ET DU VIVANT LUI-MÊME.



[MANIFESTE LE POMMIER !]

la singularité du vivant

Philosophe et psychanalyste, chercheur en épistémologie, **Miguel Benasayag** anime le collectif « Malgré tout ». Il est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment *Cerveau augmenté, homme diminué* (La Découverte, 2016).

Couverture: Bianca Gumbrecht/Lunapark
Mise en pages: Henri-François Serres Cousiné
Relecture: Valérie Poge

© Éditions Le Pommier, 2017
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris
www.editions-lepommier.fr
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-7465-1695-3

la singularité du vivant

miguel benasayag

préface de jean-michel besnier

prolongement de giuseppe longo



[MANIFESTE LE POMMIER !]

*A la magnífica Sara-Luna, que es una poderosa razón
de más para amar y defender la vida.*

PRÉFACE

Jean-Michel Besnier

La technique prétend digitaliser la vie, la réduire à de l'algorithme, la décomposer en métabolismes et organes bientôt remplaçables. Contre cette montée en puissance d'un mode de vie post-organique, résultant de l'arraisonnement de la biologie par la technique, Miguel Benasayag lance un appel à la résistance : le réductionnisme des sciences et des techniques nie les invariants structuraux et fonctionnels du vivant. Or ces invariants expliquent précisément que tout ne soit pas possible avec ce qui vit.

Contre ce que laissent croire les technosciences, qui encouragent à une dramatique désinhibition, Miguel Benasayag objecte un système, qu'il a baptisé « Mamotreto ». Le choix de ce mot espagnol est étrange, déroutant, irritant même. On le traduit en français par « N'importe quoi », « Salmigondis » ; on s'en sert pour désigner ce qui est inutile et encombrant, ce qui est indigeste (un gros bouquin, par exemple). Je lui vois un équivalent dans l'italien « Roba », et l'usage du mot que l'on trouve dans la nouvelle du sicilien Giovanni Verga. Bref,

«Mamotreto» qualifie chez Miguel Benasayag un système qui ne peut qu’être ouvert et chaotique, imprévisible et incontrôlable, surprenant et intranquille. Bref, c’est la vie qui s’y déploie, «la singularité du vivant», qui échappe à l’enfermement dans les dogmatismes de tous poils. Mais c’est d’un système organisé dont il s’agit tout de même, car Miguel Benasayag n’est ni vitaliste ni spiritualiste, et il n’a pas le culte de l’irrationnel. À vrai dire, le vivant n’est pas «n’importe quoi», et sa singularité ne tient pas au fait qu’il échapperait au concept. Ce serait trop facile, et complètement inutile.

Miguel Benasayag partage avec les Présocratiques soucieux d’organiser la Nature selon une composition raisonnée de ses éléments (eau, terre, feu, air), ou bien selon des principes à la fois unifiant et conflictuels (le Même et l’Autre, l’Être et le Devenir...), le goût des grands systèmes d’explication du monde. Il échappe pourtant à la vaine spéculation, en affichant une philosophie qui implique les idées dans les contextes et les conflits générés par notre époque. La dislocation est l’un de ses «mots-mana», comme aurait dit Roland Barthes: il exprime avec lui sa nostalgie du «Tout qualitatif», aujourd’hui disloqué, et sa volonté d’en découdre avec la physicalisation et la digitalisation de l’humain. L’interrogation qu’il soumet ici au lecteur concerne la vie, considérée comme «un phénomène de contexte» et menacée d’être réduite à l’élément indifférencié d’un «monde Lego», sans frottement ni rupture, sans articulation avec un environnement conflictuel et structurant, étranger à la différence entre le possible et le réel.

À sa façon, Miguel Benasayag propose en effet avec le Mamotreto une cosmogénèse ou, en tout cas, une organogénèse, qui permet de penser la singularité du vivant. Dans son

système, il y a trois étages qu'il faut parcourir en partant du milieu. C'est toujours ainsi qu'on évite les illusions du commencement absolu ou celles que Gilbert Simondon associait à l'hylémorphisme des systèmes métaphysiques : parce que le monde est un processus, on l'aborde nécessairement dans le mouvement, en le prenant en marche ; il est toujours déjà là et exposé à devenir autre.

Trois étages, donc : au centre, le « champ biologique », qui s'étaye, en bas, sur les « processus physico-chimiques » (les « agrégats ») et qui se traduit, en haut, dans des productions symboliques et culturelles (des « mixtes »). L'organicité résiste à l'artefact auquel les technologies voudraient la réduire, tant qu'elle demeure capable de faire chorus avec les agrégats et les mixtes qui la bordent sans la limiter. De ce point de vue, on imagine l'absurdité du transhumanisme qui vise la construction d'un monde et d'un homme « post-organique », c'est-à-dire voué au virtuel et dépourvu de corps... Je n'ai pas l'intention de commenter ici ce Mamotreto qui restitue le vivant à sa dynamique et le décrit dans un contexte de transduction permanente. Je dirais seulement combien est suggestive, selon moi, cette manière de défendre l'unité du vivant en la montrant toujours en conflit avec ce qui voudrait la geler et la disloquer. Le Mamotreto dissout ces prétentions, en refusant la rationalité analytique qui grève les sciences du vivant, et il argumente un thème que Francisco Varela avait développé dans son approche « énative » des phénomènes vitaux : en biologie, on ne construit pas le complexe à partir du simple, car il n'y a ni simple ni élément isolé, mais toujours interaction et couplage structurel, perturbation et rétroaction de systèmes. Miguel Benasayag considère en ce sens comme un invariant le fait

que les molécules constitutives du vivant soient soumises à un processus de «double contrainte», qui les conduit à participer à chacun des niveaux du Mamotreto. Elles obéissent pour une part au mécanisme de leur fonctionnement endogène, et, pour une autre part, aux contraintes de l'organisme qui les capture et les intègre. C'est par là qu'on dissocie nécessairement la vie des artefacts qui prétendent l'imiter: il n'y a rien d'élémentaire ni d'isolable dans la première, et, en l'ignorant et en multipliant les seconds, les technosciences sont proprement mortifères. Avec le Mamotreto, Miguel Benasayag invente le modèle d'explication propice à ruiner l'entreprise visant à faire advenir un post-organique ou, si l'on préfère, un post-humain.

La singularité du vivant tient donc à l'interface conflictuelle qu'il est contraint à observer, essentiellement à celle qui l'attache à la multiplicité des agrégats physico-chimiques et à celle qui l'oblige à se débattre dans le contexte culturel où règnent les mixtes. Je suis sensible à la portée quasi poétique de la description du vivant immergé dans des contextes soumis au télescopage de rythmes et de rites – des rites qui stabilisent provisoirement, comme le font les institutions et les narrations idéologiques, et des rythmes qui bouleversent en restituant la vie à son chaos créateur. Cervantès, Borgès ou Artaud ne sont pas cités par hasard dans cette odyssée de la vie telle qu'elle résiste à la simplification technologique. À lire Benasayag, on se convaincra au passage de l'aberration consistant pour l'homme moderne à vouloir se débarrasser des rites (sociaux) et pour l'homme hypermoderne à étouffer les rythmes (biologiques).

La Singularité du vivant est un livre enthousiasmant et, m'efforçant moi-même de porter le fer contre les avatars de

la déshumanisation, je partage le sentiment d'urgence qui le porte: ce qu'il donne à comprendre ouvre la perspective d'une résistance créative, de celle dont Miguel Benasayag a déjà livré nombre de formules¹, la promesse également de «nouvelles radicalités», elles aussi tôt annoncées par notre auteur². Irais-je jusqu'à avancer que *La Singularité du vivant* clôt aujourd'hui une philosophie esquissée il y a une trentaine d'années? Assurément pas, car le Mamotreto ne saurait mettre un point final à quoi que ce soit; il est par définition ouvert et hostile aux dogmes. S'offrant comme un modèle théorique, il n'en est pas moins une machine de guerre contre l'absurde ambition contemporaine d'en finir technologiquement avec la vie. N'en doutons pas, ce livre se révélera nécessaire pour donner corps à l'offensive contre les technoprophètes du transhumanisme. Plus largement, il répond à l'impératif de saper les nouvelles aliénations et le mal-être, entretenus par les illusions du «tout-informationnel» et les vertiges de la dématérialisation. Une philosophie de combat, exempte de mysticisme et d'irrationalisme, mais bel et bien engagée dans la compréhension de ce qui nous menace – voilà ce qui nous est offert par Miguel Benasayag.

1. Voir, par exemple, *Résister, c'est créer*, Paris, La Découverte 2002.

2. *Pour une nouvelle radicalité*, Paris, La Découverte 1997.

EN GUISE DE LANCEMENT

*La philosophie doit se constituer
comme la théorie de ce que nous faisons,
non pas comme la théorie de ce qui est.*
Gilles Deleuze, *Empirisme et subjectivité*

Entre le vivant et l'appareil, entre l'intelligence artificielle et l'intelligence animale, entre la vie artificielle et la vie tout court, nos contemporains paraissent désormais ne plus poser de différences. Une nouvelle promesse émerge, qui réactualise, par les moyens de l'informatique et de la robotique, les eschatologies les plus obscurantistes. Depuis la Silicon Valley, de nouveaux démiurges nous font miroiter des existences libérées de toute limite, même de la mort. À une condition, toutefois : abandonner nos corps, pour enfin accéder à la vraie vie, transcendée dans des circuits en silicium.

Dans un bonheur sans partage, les hommes et les femmes devraient bientôt se promener avec des amis robots fidèles, intelligents, parfaitement adaptés à leur goût et à leurs caprices... Des amis, en somme, qualitativement supérieurs à ceux de jadis, avec qui nous entretenons des rapports

nécessairement fragiles, changeants et aventureux. Selon cette vision purement linéaire et quantitative du désir, augmenter les performances, la vie, l'homme, semble aller de soi, rendant par là même obsolète toute question du sens.

Loin de toute position passéiste, nous pensons qu'il est aujourd'hui nécessaire d'étudier rationnellement ce qui, dans la complexité propre au vivant et à la culture, n'est pas réductible au modèle informatique dominant. Un tel travail implique également de comprendre qu'en assimilant les processus du vivant aux processus digitaux, en assénant que tout est information, on ignore, et surtout on écrase des dimensions du vivant et de la culture qui ne sont pas réductibles en unités élémentaires d'information. Nous devons comprendre que, loin de représenter un simple ensemble de techniques au service de l'humanité, les algorithmes, les robots et les big data configurent une vision du monde qui n'est certainement pas aussi objective qu'on nous l'affirme. Ils ne sont pas la réalité, mais seulement une réalité.

Le travail présenté ici ne vise pas à construire un « modèle » dans le sens où les mathématiciens utilisent ce concept. Il se veut plutôt une contribution à l'élaboration d'un autre regard par rapport au paradigme aujourd'hui dominant : à l'heure où l'on assiste à une assimilation forte entre le vivant et l'artefact, il est important de se questionner sur une nouvelle altérité possible. Autrefois, l'autre de l'humain était la nature, et l'autre de la création, le créateur. Dès lors, pour notre époque, la question devient : quel serait aujourd'hui l'autre d'une vie et d'une humanité de plus en plus capturées et modifiées par les processus technoscientifiques ?

Ce livre entend ainsi participer à la production d'un nouvel imaginaire, non pour l'opposer à l'analyse rationnelle, mais

bien parce qu'au départ de toute conceptualisation rationnelle comme de toutes pratiques se trouve une intuition, un point de vue, un cadre de pensée. Ce nouvel imaginaire n'est ni technophile ni technophobe ; il veut nous permettre d'envisager un mode d'hybridation entre la technique et la vie qui n'écrase pas la singularité du vivant. Il souhaite nous inciter à faire cette expérience qui consiste simplement à se demander : « Si je regarde les choses avec cette autre perspective, quels sont les nouveaux possibles qui se déploient ? »

Nous postulons qu'il existe une singularité irréductible du vivant dont dépend l'existence même du monde dans lequel nous vivons. Par le terme « singularité », nous désignons ici une unité agissante, qui s'auto-constitue comme un universel concret, où le tout existe dans chaque partie. Le vivant co-évolue déjà avec la technique ; il s'hybridera certainement encore davantage avec les produits issus des nouvelles technologies, et ce de manière irréversible. Pour nous, il y a là un défi à relever. Car cette hybridation pourra s'opérer selon deux voies possibles : celle de la colonisation du vivant par la machine, ou celle de la colonisation et de l'utilisation de la machine par et pour le vivant. La « singularité » que nous tentons de penser ici permet d'imaginer le chemin que pourrait suivre cette hybridation si elle s'effectuait en protégeant la vie. Elle s'oppose donc à ce que les transhumanistes, déclarés ou honteux, appellent « singularité », c'est-à-dire à la production d'une vie post-organique. Par-delà ces assimilations illusoire entre vie et machine, entre intelligence et calcul, entre affect et prothèse, il s'agit pour nous d'établir une nouvelle et radicale altérité entre l'organisme et l'artefact.

Dans cette époque qui renoue avec un certain animisme, où l'inerte fait partie du sujet qui agit, nous devons nous rappeler

cette phrase de Gilles Deleuze à propos de Michel Foucault :
« Quand le pouvoir devient bio-pouvoir, la résistance devient
pouvoir de la vie. »

Du même auteur

- Malgré tout. Contes à voix basse des prisons argentines*, La Découverte, 1982.
- Transferts. Argentine, écrits de prison et d'exil* (avec F. Sorribes Vaca), La Découverte, 1983.
- Utopie et liberté. Les droits de l'homme : une idéologie ?*, La Découverte, 1986.
- Critique du bonheur* (avec É. Charlton), La Découverte, 1989.
- Cette douce certitude du pire* (avec É. Charlton), La Découverte, 1991.
- Penser la liberté. La décision, le hasard et la situation*, La Découverte, 1994.
- Peut-on penser le monde ?* (avec H. Akdag et C. Secroun), Éditions du Félin, 1997.
- Le Mythe de l'individu*, La Découverte, 1998.
- La Fabrication de l'information* (avec Florence Aubenas), La Découverte, 1999.
- Parcours. Entretien avec Anne Dufourmantelle*, Calmann-Lévy, 2001.
- Du contre-pouvoir* (avec Diego Sztulmwarz), La Découverte, 2000/2002.
- Résister, c'est créer* (avec Florence Aubenas), La Découverte, 2002.
- Les Passions tristes* (avec Gérard Schmit), La Découverte, 2003/2006.
- Che Guevara. Du mythe à l'homme, aller-retour*, Bayard, 2003.
- La Fragilité. Construire une pensée de l'agir*, La Découverte, 2004/2007.
- Abécédaire de l'engagement*, Bayard, 2004.
- Plus jamais seul. Le phénomène du portable* (avec A. del Rey), Bayard, 2006.
- Connaître, c'est agir* (avec A. del Rey), La Découverte, 2006.
- Éloge du conflit* (avec A. del Rey), La Découverte, 2007/2012.
- La Chasse aux enfants. L'effet miroir de l'expulsion des sans-papiers* (avec A. del Rey et des militants de RESF), La Découverte, 2008.
- La Santé à tout prix. Médecine et biopouvoir*, Bayard, 2008.
- Organismes et artefacts*, La Découverte/Jean-Paul Bayol, 2010.
- De l'engagement dans une époque obscure* (avec A. del Rey), Le Passager clandestin, 2011/2017.
- Fabriquer le vivant ?* (avec P.-H. Gouyon), La Découverte, 2012.
- Clinique du mal-être* (avec A. del Rey), La Découverte, 2015.
- Cerveau augmenté, homme diminué*, La Découverte, 2017.